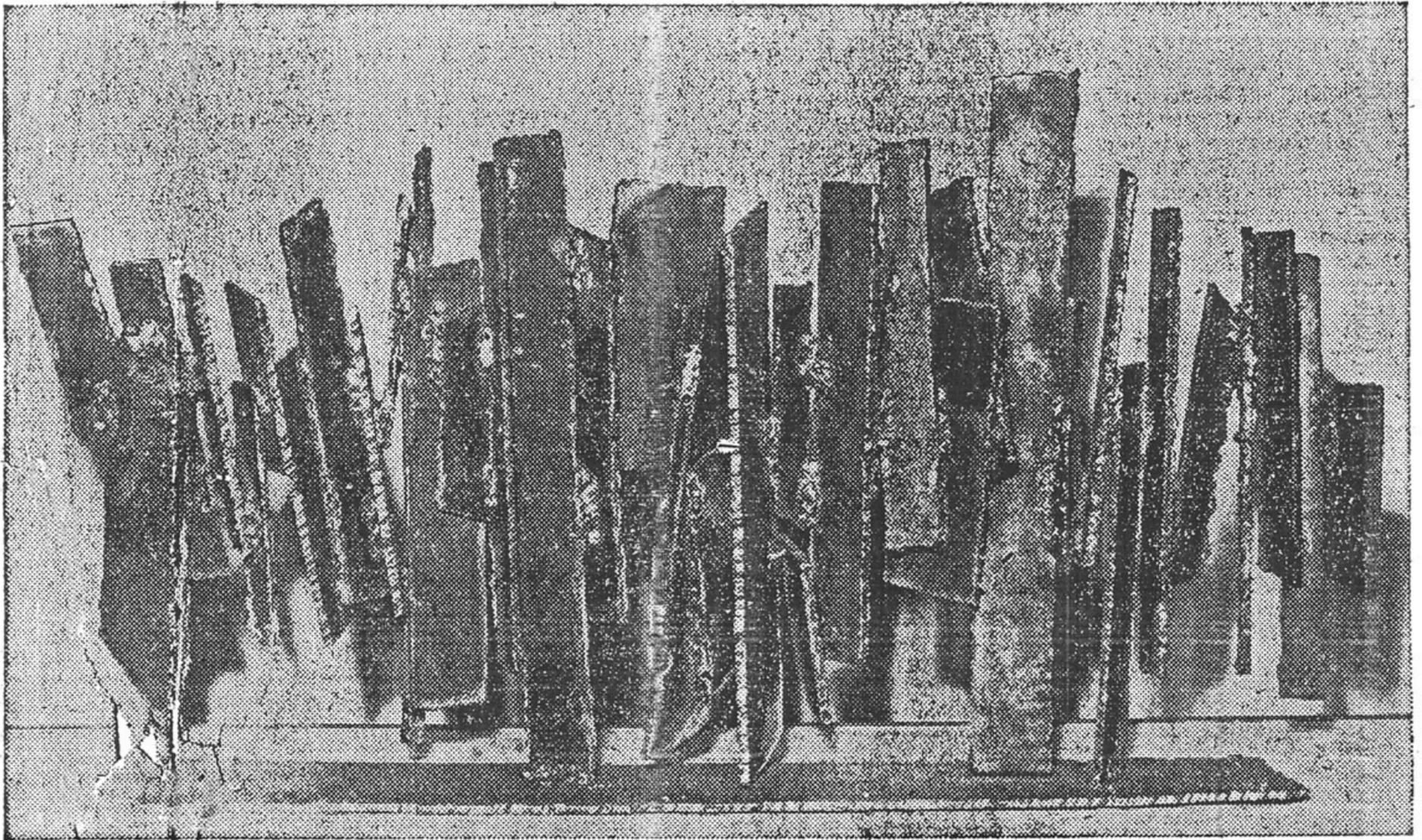


LES BEAUX-ARTS



Armand Vaillancourt : Abstraction en fonte

SCULPTER DES STATUES ... SCULPTER DES HOMMES

par Jean SARRAZIN

Les artistes sélectionnés au concours de sculpture de la province voient actuellement leurs oeuvres exposées à l'École des Beaux-Arts, et le nombre restreint des envois prouve à quel point la sculpture fait figure de parente pauvre auprès de la peinture. C'est là un phénomène traditionnel chez les peuples du Nord pour qui la couleur est un besoin vital, une faim, et qui aspirent à des mélanges de teintes violentes sous leurs ciels gris, alors que les peuples du sud se contentent de jeux de marbres et d'ombres sous la lumière dorée. Feu Paul Valéry eut volontiers ciselé là-dessus quelques phrases sur commande pour un fronton de musée...

Bref la sculpture a pris chez nous moins d'essor. Elle éveille moins d'intérêt auprès du public. Et, par contre-coup, on dirait qu'une certaine timidité retient encore les sculpteurs canadiens dans la recherche des sujets ou dans l'envergure de leur conception. On reste sur l'impression que la sculpture a du mal à sortir de son adolescence, même si, déjà,

elle cherche à brûler les étapes et à s'orienter vers certaines formes d'abstraction. Les sculpteurs canadiens, semble-t-il, se cherchent, tâtonnent, manquent peut-être de maîtres et peut-être de contacts, mais sûrement d'un public pour les encourager et d'esprits éclairés pour soutenir leurs audaces.

Comment veut-on que de jeunes artistes poursuivent des études longues, onéreuses, passent des années à perfectionner leur talent, travaillent sur une matière première hors de prix, s'ils ne voient poindre l'espoir d'aucune compréhension? Là où les peintres arrivent facilement à vendre un tableau, une gouache, les sculpteurs n'ont pas la même facilité de trouver un débouché. Car, en fin de compte, il faut vivre, et non seulement vivre, mais s'épanouir, voyager, perfectionner sa technique. Que font les collectivités, les municipalités, les grosses sociétés ou les soi-disant "développements domiciliaires", en dehors de s'acharner à rendre nos villes plus hideuses encore? Pense-t-on jamais à placer, ici et là, une

oeuvre d'art? Y en a-t-il seulement de prévues pour la place Ville Marie ou la place des Arts? A côté de l'argent qui s'engouffre journellement dans la poche des "contracteurs" de tout poil, la commande de quelques sculptures ruinerait-elle les contribuables?

Ceci dit, j'avoue que je ne suis pas d'accord avec le premier prix décerné à Armand Filion pour sa "Madone à l'enfant", somme toute assez banale et conventionnelle dans son modernisme, même si elle est d'une bonne facture. Je préfère de beaucoup, du même sculpteur, sa "Femme assise", dont les plans nets aboutissent à une simplicité dépouillée qui donne au sujet une force et une vigueur plus grandes.

Je comprends mieux les prix décernés à Marcel Braitstein pour son travail sur marbre "Reflexion estivale", bien qu'on ne puisse se défaire d'une impression de déjà vu; et surtout à Yvon Trudeau, pour son "Violoncelliste" qui a de belles qualités. C'est sans conteste le meilleur bronze de l'exposition. Par ailleurs on reste plongé

dans une certaine stupeur devant la tête de "Mathilde" de Morrisset qui rappelle la plus pure esthétique 1925... Je voudrais encore signaler une pièce en chêne clair "Maternité", de Pierre Laflèche. On pourra toujours alléguer que c'est un rappel de certaines sculptures de primitifs tendant vers l'abstraction, mais l'étude de ces deux volumes de la tête et du ventre reposant l'un sur l'autre indique chez l'artiste une technique bien au point. Signalons encore la "Figure verticale" en érable de Mario Bertolini et surtout son "Effigie" en ciment, dans le hall d'entrée.

Vaillancourt

Je devrais parler aussi d'Armand Vaillancourt, mais, cette semaine, il présente ses œuvres à la Galerie Denyse Delrue et son exposition fait preuve d'un dynamisme plein de promesses. Tout le monde connaît un peu les sculptures de Vaillancourt pour avoir aperçu le tronc d'arbre qu'il grugeait consciencieusement dans une des rues de la métropole. Il affectionne ces abstractions très décoratives taillées, triturées, découpées à même des troncs d'orme. La fuite du regard, la pensée, le rêve, s'y trouvent enfermés comme dans une prison ajourée, cherchant à s'en évader par les nœuds désobturés du bois ou par des glissades le long de ces rayures luisantes.

Malgré les pièces exposées à la galerie Denyse Delrue, je préfère encore sa sculpture de l'École des Beaux-Arts qui évoque une grotte pleine d'infractuosités et d'orifices magiques où cheminerait, dans un sabbat, la pensée intérieure torturée par les complexos de l'homme de notre temps.

Car s'est aux hommes de notre temps que s'adresse la sculpture de Vaillancourt et plus spécialement sa sculpture à coup de lampe à souder). C'est une sculpture faite de ferraille, déchets de fer, vieux matériaux, baguettes d'acier, dont il fait un alliage et dont surgissent des visions étranges mais vigoureuses.

De ces visions, j'en ai retenu deux. Une sorte de longue dentelle en légères baguettes d'acier soudées, d'abord, courant sur un mur comme pour le griffer et l'étreindre. Ensuite, cette longue composition en pièces de fonte verticales, dont les angles et les plans se pressent, se dépassent, se bousculent, s'entrechoquent. C'est une sculpture d'un nouvel âge de fer, la sculpture d'une civilisation d'engrenages impitoyablement recommencés; c'est, se dressant devant nous, le monde où nous sommes foudroyés en lamelles anonymes, Bourgeois de Calais sans autres formes que les arêtes de la peur, et que les désirs, les instincts précipitent dans l'effroyable cliquetis d'un monde implacable. C'est une sculpture pour notre époque.

* * *

Abstraction fossile

Peut-être suis-je trop sensible aux prolongements de certaines de ces compositions. Elles représentent, en tout cas, infiniment plus d'efforts et de recherches que bon nombre de tableaux dont les auteurs se contentent de vivre sur de l'acquis. Le meilleur exemple en est cette exposition de Paterson Ewen qui partage, avec celle de Vaillancourt, le rez-de-chaussée de la Galerie Denyse Delrue. De cette présentation je ne dirai rien, car je n'ai rien à en dire, sinon que, depuis des années, Paterson Ewen nous présente à peu près la même chose, toujours la même chose. La toile placée dans la vitrine de la galerie représente à s'y méprendre — quoique non figurative — une queue de diplodocus, des vertèbres de fossiles. Et tout à coup, cette peinture et celle de quelques autres peintres m'est apparue comme une peinture fossilisée, fossilisante, depuis dix ou douze ans qu'elle dessèche ses tronçons épars. Ceci, non pas parce qu'elle est de l'abstraction, mais parce que, pour beaucoup, elle est devenue le refuge de la facilité, de la médiocrité, parce qu'elle se pastiche elle-même, parfois jusqu'à la caricature.

Il en résulte que toute une génération de jeunes peintres ont donné le meilleur d'eux-mêmes quand ils avaient vingt ans. Dix ans plus tard, ils sentent la poussière sans avoir connu cet intense épanouissement qui les eut enrichis. Ils

étaient l'espoir, la vie, le dynamisme. Aujourd'hui, ils paraissent vieux avant d'avoir été mûrs. Et cela, à force de se répéter. En dehors de leurs chefs de file qui ont su trouver leur voie, ils seront bientôt passés de mode sans avoir donné une autre impression que celle de piétiner, d'être bloqués, arrêtés devant eux-mêmes.

Pas tous heureusement. Car il y en a qui cherchent, qui envisagent par exemple, la peinture spatiale, tout comme il y a des sculpteurs qui essaient d'intégrer rationnellement la sculpture à l'architecture. Cela se fait à Brasilia ou ailleurs. Peinture et sculpture conçues uniquement en raison de leur fonction décorative spatiale, peut-être est-ce là l'avenir? C'est du moins un essai vers l'avenir et qui justifierait, en l'exaltant, un nouvel emploi de l'abstraction. Il y en a d'autres. Pourquoi s'embourber dans la routine?

* * *

L'Education par l'Art

La Société Canadienne d'Education par l'Art tient actuellement son congrès annuel à Montréal en présence de plus de 300 éducateurs du Québec et des autres provinces. Ce congrès comprendra diverses manifestations artistiques, expositions etc., ainsi que des séances d'études très intéressantes dont nous reparlerons

Une attention particulière devrait être accordée à ce congrès, car on ne peut pas dire que, jusqu'ici, les institutions enseignantes en général aient été particulièrement intéressées à développer le goût des arts chez les jeunes. On lui trouvait un goût de péché... Et si on entend toujours par l'expression "éducation par l'art" quelques projections à faire bailler, quelques conférences somnifères comme nous en avons trop connues jadis, sur les chapiteaux doriques ou corinthiens, c'est là un emplâtre sur une jambe de bois.

En fait ce problème se situe dans une révision de certaines conceptions d'éducation. Le système éducatif ne devrait plus être considéré comme une machine à fabriquer des élites — étant entendu que les élites sont constituées uniquement par des avocats, des médecins ou des juges, auxquels on a ajouté, avec combien de réticences, ces dernières années, les ingénieurs. L'artiste, comme l'écrivain ou l'intellectuel, est resté le paria d'une société qui comprend beaucoup de commerçants ou d'industriels d'un manque de culture à faire pleurer.

Ce qu'il faut comprendre et faire comprendre, c'est que toute société a besoin d'artistes autant que de savants ou d'avocats. Peintres, sculpteurs, musiciens, sont des gens très souvent supérieurs intellectuellement à ceux qui achètent leurs œuvres et ils ont, de ce fait, un rôle à jouer dans la société comme guides et interprètes sur les voies de l'harmonie, de la compréhension et du beau.

Point n'est besoin pour cela d'être un artiste professionnel. Et c'est la raison pour laquelle il importe de donner aux jeunes, très tôt, fut-ce à l'époque des dessins d'enfants, le goût de l'œuvre créée, comme celui de l'œuvre à créer. Il faut leur faire se connaître et se découvrir eux-mêmes dans le miroir de cette œuvre. Il faut leur faire saisir, sans qu'ils s'en aperçoivent, quelles évocations, quelles identifications, l'œuvre d'art rend possibles pour eux, en exaltant leurs qualités et leurs instincts les plus valables. Il faut surtout qu'une peinture ou une sonate leur permettent de sentir peu à peu leurs liens communs avec toute une civilisation, en même temps qu'elles leur feront discerner ce qui, en eux-mêmes, les distingue des autres. Ils éprouveront alors un besoin irrépressible d'exprimer cet apport timide mais personnel à une civilisation.

"Ne t'applique pas, Nathanaël, à faire ce qu'un autre aurait pu faire mieux que toi... mais construis de toi, patiemment ou impatiemment, le plus irremplaçable des êtres".